PAUL-HENRY BIZON

OLYMPIA

roman



GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA LOUVE, roman, 2017 (Folio nº 6656).

OLYMPIA

PAUL-HENRY BIZON

OLYMPIA

roman



GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2021.*

Pour M.-G. et Anouk,
avec qui le temps ne ment pas.

À ma mère.

« Au-dessus des institutions destinées à protéger le droit, les personnes, les libertés démocratiques, il faut en inventer d'autres destinées à discerner et à abolir tout ce qui, dans la vie contemporaine, écrase les âmes sous l'injustice, le mensonge et la laideur. »

Simone Weil

« Le merveilleux est un sourire de l'impossible. »

Peter Sloterdijk

1

Ce sont d'abord les rayons diffractés d'un soleil éclatant qui percent la brume olympique. Ébloui, l'œil bientôt ne doute plus. Parmi les ruines, il distingue le creux d'un bras, celui d'une femme, musclé, émergeant d'un voile très fin qu'un nœud retient sur le biceps, si fin qu'il semble transparent, effacé, timide, désœuvré devant la beauté d'une poitrine qu'il révèle plus qu'il ne cache, deux seins fermes, tendus, à la carnation empourprée, d'où ruissellent des ondes de marbre que la caméra suit lentement, de l'angle droit du genou plié jusqu'à la pointe délicate du pied qui contrevient aux sillons soulevés par le mouvement de la déesse victorieuse. Athéna, c'est elle, est penchée. Sa main droite, échappée des fronces de pierre, ajuste le lacet de sa sandale.

Fondu.

Le corps d'une athlète à la peau noire – barré du mot « ÉGÉRIE » – remplace celui de la statue, descend du piédestal et marche parmi les ruines.

La caméra s'élève et s'envole, surplombant le stade panathénaïque, avant de redescendre en frôlant les

gradins puis d'effectuer un demi-tour jusqu'au niveau de la piste.

La femme est de dos. Elle s'est mise dans la position de départ du sprinter, à quatre pattes, un genou à terre, le front levé face au soleil qui se lève derrière les tribunes. Le mot « ÉGÉRIE » lui couvre le dos.

Son corps se redresse. Elle s'élance.

La caméra est au plus près d'elle, captant le moindre mouvement des muscles.

Une musique de type « épique » dramatise sa progression, interrompue soudain d'une voix off à l'emphase solennelle :

« Ils vous diront que les athlètes ne sortent jamais du cercle. Répondez-leur que le soleil est un cercle. »

À cet instant, la caméra pivote une première fois. De nouveau, les rayons de l'aube éblouissent l'image.

Le chronomètre d'une montre apparaît à l'écran.

Retour sur la femme qui entre dans le deuxième virage.

La même voix off, le même ton grandiloquent :

« Ils vous diront que la vie est un labyrinthe. Répondez-leur que le plus court chemin est la ligne droite. »

Le chronomètre réapparaît. Les deux aiguilles sont parfaitement alignées. Trente secondes.

La voix off, encore :

« Ils vous diront que le temps passe vite, trop vite. Répondez-leur que c'est un mensonge. Le temps ne passe pas, il vole... »

Dernière ligne droite, la femme accélère – sur le cadran, les aiguilles marquent quarante-cinq secondes – puis s'envole vers les cieux, comme portée par la

musique de type « épique » dont l'intensité augmente alors jusqu'à son climax.

Noir.

Puis, percutant l'écran, une phrase après l'autre, ce slogan en lettres capitales blanches :

TIME FLIES.
WE SAVE IT FOR YOU.
ALPHA ICARUS.

Roxanne Vidal appuya sur stop. Huit hommes en costume gris lui faisaient face, encerclant l'immense table de réunion. Tous la regardaient d'un même visage, mi-veule, mi-ennuyé, comme s'ils craignaient de donner un avis qu'ils n'avaient pas.

« Évidemment, c'est une maquette... Pour le moment, l'égérie est en 3D... Cela demande un petit effort d'imagination. Je... »

D'un léger hochement de tête, Georges Richard Mazak, le président du groupe Alpha Watches, lui fit part de sa satisfaction avant de l'interrompre pour prendre la parole :

« Merci Roxanne. Ne vous en faites pas, le résultat est déjà très satisfaisant. On imagine très bien ce que va donner cette publicité. Et je suis certain qu'elle va marquer les esprits... à condition que Marie-José Pérec accepte de devenir notre égérie. Où en êtes-vous exactement avec elle ? Pouvez-vous nous en dire plus ?

— Marie-José Pérec est une personnalité insaisissable. Elle est très méfiante vis-à-vis des sollicitations. »

Mazak leva vers elle un regard soudain inquiet. Roxanne continua :

« Nous avons quand même réussi à entrer en contact avec elle grâce à son ancien équipementier. Nous lui avons transmis une première ébauche de contrat et nous la rencontrons vendredi prochain. Elle connaît notre urgence. Nous avons de bonnes raisons d'être optimistes. Cela dit… »

Roxanne marqua une légère pause.

« Je vous écoute, lui intima Mazak.

— C'est très délicat, Dick. Comme vous le savez, elle est toujours très remontée contre le CIO et ses partenaires depuis l'histoire de Sydney. »

Mazak acquiesça d'un air entendu et resta silencieux un instant comme s'il cherchait à se souvenir des circonstances exactes auxquelles Roxanne faisait référence avant de conclure avec autorité :

« J'imagine que les choses ne sont pas simples mais je tiens vraiment – et je pense que toutes les personnes ici présentes seront d'accord avec moi – à ce que ce soit elle qui représente la marque pour les Jeux de Paris. Il est temps de solder ces vieilles rancunes. Si elle en fait une question d'argent, vous savez que ce n'est pas un problème. Roxanne, j'insiste : *il nous faut Marie-José Pérec*. »

PREMIÈRE PARTIE

LORRAINE

2

C'était en juin, l'année précédant les jeux Olympiques de Paris. Cela faisait déjà près d'un an que moi, Roxanne Vidal, j'avais quitté le monde de la mode et le confort d'un groupe de luxe pour prendre la direction du marketing d'Alpha Watches, un gigantesque consortium horloger suisse, le leader mondial du secteur.

À ce moment-là, lorsque Mazak, le président du groupe, et sa garde rapprochée étaient venus me chercher, je ne connaissais rien à l'horlogerie de luxe, encore moins à la Suisse et puis, disons-le, vendre des montres à de vieux riches après avoir vendu des sacs à leurs femmes et à leurs filles me faisait *a priori* moyennement rêver. Mais ma mère venait de mourir et je n'étais pas contre un peu de changement dans ma vie.

Quelques jours après l'avoir enterrée, j'avais donc accepté sur un coup de tête de participer à leur processus de recrutement – au bout duquel ils m'avaient fait miroiter le poste de « directrice marketing Monde », un salaire indécent et, surtout, l'autorisation tacite de rester vivre à Paris – et je m'étais soumise au roulement

pénible des entretiens d'embauche, de plus en plus musclés, de mon futur n + 1 jusqu'au CEO du groupe, Georges Richard Mazak.

À chaque rendez-vous, je n'avais pas manqué d'ajouter un degré de sophistication, un peu de sexy aussi, mais pas trop. Non pas que ces mecs fussent des vicieux, loin de là, mais je sentais bien que malgré sa futilité, le glamour de la mode les intriguait et qu'ils étaient prêts à me payer très cher pour que je leur offre un peu de *made in Paris*.

Ce qu'ils voulaient vraiment, en revanche, je ne l'avais compris qu'à la fin, lors de mon dernier entretien en tête à tête avec Mazak dans son immense bureau ouvrant sur le lac de Bienne.

Je me souviens d'avoir été frappée par son allure débraillée et sa vague ressemblance avec Adrien Brody ; et son surnom, qu'il m'infligea dès la première poignée de main. Tout le monde l'appelait « Dick », il insista. Il avait lui-même imposé ce sobriquet ridicule, d'abord pour se distinguer de son défunt père, Georges Mazak, sauveur adulé de l'industrie horlogère suisse au début des années 1980, et ensuite parce qu'il trouvait que ce diminutif lui donnait un côté cool, américain.

Dick Mazak était très différent des grands fauves que j'avais l'habitude de fréquenter, toujours tirés à quatre épingles, offensifs, carnassiers. Mazak, lui, était un homme plutôt laid auquel la réussite conférait un brin de charisme mais qui semblait faire tout son possible pour se soustraire aux rapports de séduction et de pouvoir que sous-entendait sa position.

Et apparemment, la décoration de la pièce où se

déroulait mon entretien avait pour vocation de matérialiser ce sacerdoce. Son bureau n'avait rien de la froideur virile des lieux de pouvoir. C'était plutôt le repaire d'un homme pressé, passionné de golf et de marathon.

Comble du mauvais goût, les murs et les meubles étaient couverts de coupes et de médailles, ce qui donnait à l'ensemble une allure adolescente un peu grotesque. Au moins les visiteurs cyniques dans mon genre étaient-ils prévenus : Dick Mazak était resté un grand enfant et croyait sincèrement aux vertus du sport.

À peine étions-nous assis l'un face à l'autre qu'il m'avait exposé son objectif consistant à profiter des jeux Olympiques de Paris pour combler le déficit de notoriété dont souffrait Alpha Watches auprès du grand public : « Écoutez, madame Vidal, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Nous sommes le chronométreur officiel des Jeux depuis Los Angeles en 1932. Nous sommes plus que de simples partenaires : nous aidons le CIO à FA-BRI-QUER (il insista sur chaque syllabe) le temps. C'est une collaboration unique dans l'histoire du sport mondial et d'une longévité extraordinaire. Et pourtant, cela ne semble avoir aucun impact auprès des amateurs de sport qui nous considèrent encore comme un sponsor lambda, au même titre que Coca-Cola, McDonald's ou Toyota. »

Je me souviens de m'être dit que ce n'était déjà pas si mal mais Dick n'avait pas l'air de partager mon avis. « Comment les gens peuvent-ils être assez stupides pour mettre sur le même plan des hamburgers et des secondes ? On parle quand même des jeux Olympiques ! Roxanne, vous n'êtes pas d'accord ? Sans mesures, sans

records, sans performances, les Jeux ne seraient rien de plus que de petites olympiades de quartier ! »

Au moment où l'entretien prit ce tour familier, je n'eus plus aucun doute sur le fait que mon embauche était actée. À sa façon de se comporter par la suite, j'aurais même pu deviner qu'il deviendrait mon amant.

Dick ne s'arrêtait plus. Il s'était levé et debout face à moi, exalté, il semblait déterminé à me confier la mission sacrée dans laquelle il engageait tout son groupe. Il voulait que le moindre spectateur, à n'importe quel endroit de la planète, comprenne enfin le rôle crucial que jouait Alpha dans l'histoire de la béatitude sportive et qu'après avoir regardé les Jeux il ne désire plus qu'une chose : acheter une montre Alpha.

Car, non, il hurla presque, Alpha n'était pas un sponsor comme les autres. Il me répéta que sa société ne se contentait pas de mesurer le temps mais qu'elle le fabriquait grâce à son fleuron Alpha Timing, un laboratoire intégré d'ingénierie qui développait les machines pour contrôler (starting-blocks, plongeoirs, photos-finish) et diffuser les performances en simultané dans le stade et sur les écrans du monde entier.

Pour moi, cela ne changeait rien au problème : « Et malgré tout, monsieur Mazak, enfin, Dick, les hommes n'ont d'yeux que pour Rolex », m'étais-je permis d'ajouter.

Une fois ce nom lâché, je m'en souviens, l'entretien avait tourné à la confession. Dick Mazak avait semblé retenir ses larmes et j'avais bien vu, à sa façon de faire tourner son alliance, qu'il prenait personnellement ce

désamour du public. Il en souffrait au plus profond de son être, Dick.

Celui dont le père avait « sauvé » l'industrie horlogère suisse ne supportait plus que trois personnes sur quatre répondent « Rolex ! » quand on leur demandait leur marque préférée et qu'à peine une sur dix du quart restant ne prononce Alpha, presque par chance.

Il aurait très bien pu s'en moquer, Dick, de l'ingratitude populaire, mais il considérait cette implacable vérité statistique comme une injustice et cela le rendait fou. C'était plus fort que lui, il ne comprenait pas pourquoi les gens préféraient Rolex à Alpha : « C'est vraiment l'un des grands mystères du marketing. Pourtant, nos montres sont allées les premières sur la Lune !, il ajouta. Pourtant notre groupe vend plus de montres que tous les autres réunis ! Pourtant nos montres sont de meilleure qualité : elles sont plus précises, elles ont les meilleures complications, elles résistent mieux aux champs magnétiques. »

Pauvre Dick... Il avait beau être craint et respecté, posséder des hélicoptères et des villas et des femmes, cela ne changeait rien, sondage après sondage, trois personnes sur quatre continuaient de répondre inlassablement : Rolex, Rolex, Rolex !

Mais Dick n'avait pas dit son dernier mot. Il voyait dans les jeux Olympiques de Paris l'occasion rêvée de frapper un grand coup en lançant une réplique féminisée de l'Icarus, modèle iconique des années 1950 devenu le chronomètre officiel de la NASA. Le monde rêvait

PAUL-HENRY BIZON

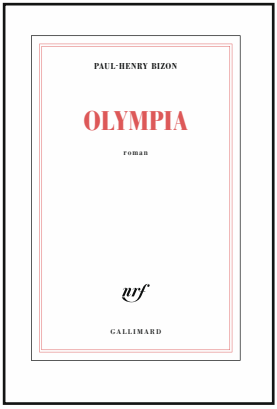
Olympia

Jeune femme puissante, Roxanne Vidal dirige le marketing d'un grand groupe horloger suisse. Pour la campagne publicitaire des Jeux de Paris 2024, elle décide de faire de Marie-José Pérec son égérie. En visionnant ses exploits, elle se persuade que cette dernière a disparu après sa défection à Sydney. Cette « révélation » va bouleverser sa vie et faire resurgir des souvenirs qu'elle croyait enfouis à jamais dans les ruines d'Olympia, un stade abandonné devenu l'utopie d'une communauté d'athlètes.

« J'ai voulu faire d'Olympia un sanctuaire sans compétition, sans violence, un endroit que mes sœurs et mes frères pourraient habiter en oiseaux. »

Né en 1979, Paul-Henry Bizon vit et travaille à Paris. Son premier roman, La louve, *a paru aux Éditions Gallimard.*





Olympia

Paul-Henry Bizon

Cette édition électronique du livre
Olympia de Paul-Henry Bizon
a été réalisée le 20 avril 2021
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072944796 - Numéro d'édition : 394051).
Code Sodis : U38197 - ISBN : 9782072944802.
Numéro d'édition : 394052.